

Sandro Penna, le chant secret d'Eros et Cosmos

par Angela Biancofiore

La poésie de Penna est profondément marquée par un lyrisme méditerranéen qui prend racine dans le monde grec, dans l'univers de Sappho, de Mimnerme, d'Anachréon. Ce sont quelques-uns parmi les poètes choisis par Salvatore Quasimodo dans son livre de traduction poétique des *Lirici greci* : une œuvre qui constitue un jalon important dans la poésie italienne du XXe siècle.

Paru dans en 1940, le livre de Quasimodo, aura une grande influence dans le panorama poétique italien et montrera la voie d'une *histoire poétique du cœur*, depuis les origines de notre civilisation méditerranéenne. La voix poétique des anciens chante la relation entre l'être humain et le cosmos : à travers des images essentielles, s'exprime le sentiment du quotidien et de l'éternel, la pure présence au monde.

Le lyrisme cosmique de Penna rejoint la grande poésie antique, grecque mais aussi latine, tout en s'inscrivant dans une ligne de développement de la poésie italienne qui va de Leopardi à Pascoli, jusqu'à Ungaretti et Quasimodo. Sa poésie refuse, tout comme les lyriques grecs, la parole grandiloquente et rhétorique : le vers exprime, à travers le chant, les mouvements du cœur, les errances, la solitude, la joie et le désespoir. Souvent suspendu entre des sentiments antinomiques, le sujet lyrique de Penna construit à chaque instant son équilibre précaire, et il célèbre à chaque instant sa naissance au monde.

La voix poétique de Sappho, réactualisée dans la traduction de Quasimodo, chante l'amour, ses souffrances, et les traces de son passage sur le corps :

A me pare uguale agli dei
chi a te vicino così dolce
suono ascolta mentre tu parli

e ridi amorosamente. Subito a me
il cuore si agita nel petto
solo che appena ti veda, e la voce

si perde sulla lingua inerte¹.

La poésie de Sandro Penna s'avère très proche, stylistiquement et thématiquement, de la poésie lyrique grecque lorsque le poète célèbre la force d'Eros :

Com'era l'onda sullo scoglio aperta

1

Lirici greci, textes traduits par Salvatore Quasimodo, textes établis par Niva Lorenzini, « Introduction » par Luciano Anceschi, Mondadori, Milano, 1944, 1985, p. 9.

così su quella fronte a me diletta
era il mio amore – e non sapevo quanto
ne gioisse lo scoglio o fosse in pianto²

Par ailleurs, Penna voit dans l'être aimé surgir un dieu païen :

Porta ogni sera un nuovo
ragazzo. Ed ogni nuovo
ragazzo è un nuovo dio.

(*Confuso sogno*)

L'amour - EROS - est une force qui déborde, qui brise le rythme du quotidien, qui introduit des sentiments opposés, contradictoires. Il s'oppose à toute logique ou comportement rationnel : à ce sujet, on découvre une grande proximité avec les fragments de Sapphô :

Tramontata è la luna
e le Pleiadi a mezzo della notte ;
anche giovinezza già dilegua,
e ora nel mio letto resto sola.

Scuote l'anima mia Eros,
come vento sul monte
che irrompe entro le querce;
e scioglie le membra e le agita,
dolce amara indomabile belva³.

Poésie de formes et de forces : EROS, souvent associé au vent ou à la vague, est la force secrète qui anime le cosmos. La poésie dit l'amour, qui peut aussi se présenter, chez Penna, sous la forme de *l'amour universel* :

Amavo ogni cosa nel mondo. E non avevo
che il mio bianco taccuino sotto il sole. (*Poesie*, p. 151)

L'amour est *force cosmique*, il incarne la fécondité du monde. Dans un autre poème l'Amour devient « fitta / rete d'amore ad inquietare il mondo ». Par ailleurs, le poète des anges et des anti-héros qu'est Penna, a été défini comme le « poète exclusif de l'amour ». A cette définition, l'auteur réagit dans un poème pour énoncer une vision plus vaste de la « poésie d'amour » :

« Poeta esclusivo d'amore »
m'hanno chiamato. E forse era vero.
Ma il vento qui sull'erba ed i rumori
della città lontana

² Sandro Penna, *Poesie*, « Préface » par Cesare Garboli, Garzanti, Milano, 2000, p. 149.

³ *Lirici greci, op. cit.*, p. 21.

non sono anch'essi amore ?
 Sotto nuvole calde
 non sono ancora i suoni
 di un amore che arde
 e più non si allontana ?
 (*Poesie*, p. 344)

L'image du jeune garçon, si présente dans la poésie de Penna, est l'un des symboles de la fertilité et de la permanence de la vie. Il suggère également, l'idée de la pureté, de l'innocence, de la vie à son état naissant. De ce point de vue, certains poèmes de Penna font penser à la poétique du « Fanciullino » de Giovanni Pascoli, mais également au poète qui sera aussi son ami, Pier Paolo Pasolini : dans les années 40, à travers ses premiers poèmes frioulans, Pasolini chante l'innocence et la grâce de l'adolescent (*Il nini muàrt, O me donzel*), tandis que dans les années 70, la figure d'un garçon désenchanté prendra sa place dans la réécriture de ces poésies parues dans le volume *La nuova gioventù*.

Le jeune garçon incarne aussi l'idée de la beauté, dans un monde où domine la laideur. La *beauté* constitue une préoccupation constante dans la poésie de Penna, puisque, selon le poète, il est difficile de vivre dans un monde sans beauté : « Esiste ancora al mondo la bellezza ? » (*Poesie*, p. 449)

A ce sujet, on pourrait citer un texte d'Albert Camus qui évoque un temps où les hommes étaient prêts à se battre pour la beauté (« L'exil d'Hélène » dans *L'été*) : l'écrivain remarque que notre monde a désormais exilé Hélène, ce personnage mythique pour lequel les rois se sont battus dans l'antiquité, et regrette que le monde contemporain ne tienne pas compte de la véritable valeur de la beauté.

Penna et Camus, au fond, affirment une exigence intime qui est liée à une époque entière : *aujourd'hui la contemplation de la nature a cédé la place à son exploitation sans limites.*

La parole poétique se dresse, à sa manière, contre les valeurs dominantes. Contre le temps de la production, la poésie célèbre le temps de l'amour ; contre la laideur, elle exalte la beauté ; contre la vérité préétablie, elle vit au cœur d'un *rêve confus*. La parole demeure incertaine, fragile, contradictoire ; le vers est modulé selon un rythme oscillatoire, parfois cyclique :

Mi adagio nel mattino
 di primavera. Sento
 nascere in me scomposte
 aurore. Io non so più
 se muoio o pure nasco
 (*Poesie*, p. 277)

Le poète souvent évoque le brouillard, la brume, l'agitation produite par le vent : les éléments naturels participent à ce sentiment d'inexactitude, d'imprécision, d'indéfinition : entre la vie et la mort, entre le rêve et l'éveil, entre le soleil et l'ombre, la joie et la tristesse. C'est une poésie de l'entre deux, dont le sens est suspendu entre deux mouvements opposés, et soudainement, il peut apparaître, parfois, dans l'oscillation :

Traversare un paese... e lì vedere
 cheti fanciulli ridestarsi a un soffio
 di musica e danzare. S'allontana
 forma o colore : un sogno. Viva resta
 la dolce persuasione di una fitta
 rete d'amore ad inquietare il mondo
 (*Poesie*, p. 240)

L'enjambement contribue à suspendre le sens des vers, à briser le rythme des phrases: il nous oblige à ne pas passer rapidement à travers le langage, l'enjambement est un arrêt voulu par le poète, un silence, un blanc inattendu pour interrompre le rythme ordinaire de la langue :

La luna di settembre su la buia
 valle addormenta ai contadini il canto.

Una cadenza insiste : quasi lento
 respiro di animale, nel silenzio,
 salpa la valle se la luna sale.

Altro respira qui, dolce animale
 anch'egli silenzioso. Ma un tumulto
 di vita in me ripete antica vita.

Più vivo di così non sarò mai.
 (*Poesie*, p. 87)

L'endécasyllabe scande le rythme du poème : rythme lent, inexorable, sorte de mouvement sidéral, orbite des planètes, respiration animale. Tout se correspond, dans le silence, au creux de la vallée : dans la continuité de la vie, émerge un nouveau mouvement de vie (« un tumulto di vita »).

L'orchestration prosodique du poème reflète la cadence du monde, les allitérations et les assonances, les quelques rimes bâtissent la structure d'un chant.

La parole poétique de Penna, bien que non soumise aux règles traditionnelles de la prosodie, reste profondément musicale : *l'histoire du cœur humain peut être racontée seulement à travers le chant.*

Puisque le chant s'oppose au langage prosaïque, ordinaire, la poésie est cet univers où le monde retrouve son sens. En effet, Penna, de manière subtile et secrète, arrive à exprimer dans ses vers l'aliénation de l'humain :

Esco dal mio lavoro tutto pieno
 di aride parole. Ma al cancello
 hanno posto gli dèi per la mia gioia
 un fanciullo che giuoca con la noia.
 (*Poesie*, p. 37)

Ici le *chant poétique se dresse contre la bureaucratisation de l'existence* ; en réalité, le poète a exercé, entre autres, le métier de comptable, il a donc connu directement l'impossibilité de vivre poétiquement le monde. Son écriture est, d'une certaine manière, sa propre lutte contre

l'aridité et la monotonie de l'existence ordinaire. C'est pourquoi ses poèmes sont construits comme des événements : *le regard poétique opère un ré-enchantement du monde* parce que le poète possède cette capacité de s'étonner, de s'émerveiller là où le regard ordinaire ne voit que la banalité de la vie.

Les détails les plus humbles de l'existence constituent ce lexique enchanté qui construit les poèmes : car la poésie réside non pas dans le jeu savant des figures de styles, mais plutôt dans ce regard neuf sur les choses. Penna, à travers sa parole, arrive à redonner de la vie au souvenir, il est capable de recréer des mondes, par des évocations, des nuances légères, des lumières, des sons, des odeurs.

Les sensations sont appelées à dire l'existence, à reconstruire le monde : le poète grec Odysseas Elytis affirme *la sainteté des sensations* puisqu'il reconnaît leur fonction majeure dans l'expression poétique et pour la connaissance du monde. S'il existe une *sainteté des sensations* c'est parce qu'elles ne mentent pas, elles sont pures, innocentes, et pourtant directement reliées à la pensée abstraite. *La poésie solaire* de Elytis et de Penna réside dans ce raccourci vertigineux de l'expression poétique qui part des sensations pour atteindre une vision cosmique : c'est au cœur de notre poésie méditerranéenne que nous retrouvons le mystère en pleine lumière, à travers les pages de Valéry, Sikelianòs, Kavafy, Quasimodo, Camus, Pasolini.

Les sensations peuvent faire surface dans la solitude et la méditation: la solitude apparaît le mode qui caractérise l'existence du poète, solitude constellée d'apparitions et de visions par moments extatiques, condition propice à l'ouverture maximale au monde, à la réceptivité totale de la conscience.

Car, si la poésie arrive à ré-enchanter le monde, le poète se fait passeur : son errance ne fait que montrer le merveilleux dans le quotidien, l'irréel qui envahit notre réel. L'hyperesthésie du sujet lyrique arrive à pénétrer dans les plis les plus secrets de la réalité : ainsi s'ébauchent les mondes poétiques, à travers la parole lyrique enracinée dans l'histoire.

Penna n'oublie jamais la dimension historique de l'existence, chaque apparition appartient à un monde défini ; dans ses poèmes nous retrouvons, parmi ces figures, le paysan, l'ouvrier, le pêcheur, la laitière. Cependant, la condition sociale des personnages apparaît comme éloignée dans une image intemporelle : l'auteur refuse tout discours explicite sur l'histoire et sur l'idéologie. Et ce refus est significatif, dans un monde où il fallait prendre position, où l'engagement de l'intellectuel était au centre du débat culturel italien et européen. Nous pouvons voir, dans cette absence de prise de position officielle, un autre type d'engagement : vivre, jusqu'au bout, la dimension poétique de l'existence, jusqu'à l'indigence matérielle qui a marqué ses dernières années.

Dans le discours lyrique, *l'histoire* est présente, même à travers son absence : d'une certaine manière, l'auteur veut nous conduire plus loin, il veut nous présenter la vie à son degré le plus simple, la vie animale et son langage mystérieux.

Animale lucente di sole :

il mio cuore riluce di te.
 Animale di sole lucente :
 il mio cuore riluce e la mente

(*Confuso Sogno*)

Non vedi? Al sole i gatti
 dormono a due a due.

(*Confuso Sogno*)

Le soleil, astre omniprésent dans la poésie de Penna, resplendit sur la beauté animale ; le poète célèbre la vie biologique, dépourvue de son masque social, la vie de la matière, des astres, des animaux, et, à travers la poésie, il déclare son appartenance à ce monde.

Par sa capacité d'étonnement, l'auteur arrive à rendre *mythiques* les lieux du quotidien, les objets et les êtres qui occupent notre existence. Le poète Cesare Pavese avait clairement expliqué l'émergence d'un lieu sacré, lieu de mémoire personnelle et collective⁴ : « Entre le ciel et le tronc d'un arbre surgissait un dieu »: en d'autres termes, l'écrivain a la capacité de *voir* le sacré dans le quotidien, il arrive à consacrer un lieu et, d'une certaine manière, à le rendre unique, absolu.

La poésie de Penna met en évidence la dimension mythique du quotidien; même la répétition d'un événement, d'une sensation, peut revêtir un caractère rituel, cyclique, confirmant ainsi la *présence* de l'être au monde. Les événements du récit poétique désormais n'appartiennent plus à un individu, mais émanent du sujet lyrique; l'auteur arrive, ainsi, à être pleinement artiste et poète car il sait aller bien au-delà de son histoire personnelle, puisque *l'art est considéré comme tel lorsqu'il est plus que l'art, lorsqu'il fait désormais partie de la vie*.

Sur cette frontière, nous aimerions conclure par une citation tirée de *Confuso sogno* qui exprime bien les droits de l'amour et de la vie:

L'amore, il vecchio amore dall'anima puntigliosa ?
 Le calme gioie della sensualità.
 L'intenso amore, cuore,
 senza cuore, d'accordo con la vita. »

Bibliographie

CAMUS ALBERT, *L'été*, in *Essais*, éd. établie et annotée par Roger Quilliot et Louis Faucon, Gallimard, Pléiade, 1965.

⁴ « Nelle radure, feste fiori sacrifici sull'orlo del mistero che accenna e minaccia di tra le ombre silvestri. Là, sul confine tra cielo e tronco, poteva sbucare il dio. Ora, carattere, non dico della poesia, ma della fiaba mitica è la consacrazione dei luoghi unici, legati a un fatto a una gesta a un evento. A un luogo, tra tutti, si dà un significato assoluto, isolandolo nel mondo. Così a ciascuno i luoghi dell'infanzia ritornano alla memoria; in essi accaddero cose che li han fatti unici e li trascelgono sul resto del mondo con questo suggello mitico », (*Del mito, del simbolo e d'altro, Ferie d'agosto(1940-45)*, a cura di M. Masoero, Einaudi, 2002, p. 126).

ELYTIS ODYSSEAS, *Analogies de la lumière*, textes choisis par J. Phytillis, Marseille, Sud, 1983.

PASOLINI, PIER PAOLO, *La meglio gioventù, Poesie friulane*, Sansoni (« Biblioteca di Paragone »), Firenze, 1954.

PASOLINI PIER PAOLO, *Passione e ideologia, (1948-1958)*, Garzanti, Milano, 1960 (nouvelle édition Einaudi, Torino, 1985, introduction de C. Segre, e Garzanti, Milano, 1994, avec une préface de A. Asor Rosa).

PAVESE CESARE, *Del mito, del simbolo e d'altro, Feria d'agosto (1940-45), Tutti i racconti*, a cura di M. Masoero, Einaudi, 2002.

PAVESE CESARE, *Littérature et société* suivi de *Le mythe*, Paris, Gallimard, 1999.

PENNA SANDRO, *Confuso sogno*, textes établis par Elio Pecora, Garzanti, 1980.

PENNA SANDRO, *Poesie*, « Préface » par Cesare Garboli, Garzanti, Milano, 2000.

QUASIMODO SALVATORE, *Lirici greci*, [Ed. di Corrente, Milano, 1940], textes établis par Niva Lorenzini, « Introduction » par Luciano Anceschi, Mondadori, Milano, 1944, 1985.